

Grandes écoles et agrégations	12
Les résultats des concours 1997	12
Les athlètes à Athènes	12 et 13
L'Américain Maurice Greene champion du monde du 100 m	12
Le Canadien Donovan Bailey conserve son record du monde	13
Une médaille d'or pour l'Américaine Marion Jones	12
La Française Christine Arron manque le podium de 2 centièmes de seconde	13
Sida : l'avènement des trithérapies	16
Un capitaine pour l'OM	14
De la monnaie pour la croissance	10
Des robots très humains au chevet des malades	10
Fela, le père de l'afro-beat	17
Violences en Algérie	9
La tension au Proche-Orient	9
Razzia sur les objets d'art	18
Blueberry	18



A. GINSBERG IN « REALITY SANDWICHES »

William Burroughs, poète et libertaire

L'ÉCRIVAIN américain William Burroughs est mort à Lawrence (Kansas) samedi 2 août, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Il fut l'une des figures de la contre-culture américaine d'après la guerre, aux côtés d'Allen Ginsberg, Jack Kerouac ou Gregory Corso.

Lire page 16



COLL. PART. MABINUORI KAYORE IDOWU

Fela, le père de l'afro-beat

LE MUSICIEN nigérian Fela Anikulapo-Kuti est mort à Lagos samedi 2 août, des suites du sida. Il était âgé de cinquante-huit ans. Inventeur de l'afro-beat, il était aussi connu pour son engagement radical en faveur de la démocratie en Afrique.

Lire page 17

Violences en Algérie

Le président Zeroual considère les récents massacres comme un « *aveu d'échec* » des islamistes.

p. 4 et notre éditorial p. 9

La tension au Proche-Orient

Les relations entre Benyamin Nétanyahou et Yasser Arafat ne cessent de se dégrader.

p. 4

Razzia sur les objets d'art

Sur l'Altiplano bolivien, les Aymaras ont perdu un temps les « âmes de leurs ancêtres ». Mais les marchands américains qui pillaient les tissus sacrés ont été condamnés à les restituer.

p. 8

Blueberry

Le lieutenant découvre des Indiens torturant le révérend Younger. Il décide de lui porter secours.

19^e épisode de notre BD p. 21

Allemagne, 3 DM; Antilles-Guyane, 9 F; Autriche, 25 ATS; Belgique, 45 FB; Canada, 2,25 \$ CAN; Côte-d'Ivoire, 850 F CFA; Danemark, 14 KR; Espagne, 220 PTA; Grande-Bretagne, 1 £; Grèce, 400 DR; Irlande, 1,40 E; Italie, 2900 L; Luxembourg, 46 FL; Maroc, 10 DH; Norvège, 14 KRN; Pays-Bas, 3 FL; Portugal, 250 PTE; Réunion, 9 F; Sénégal, 850 F CFA; Suède, 15 KRS; Suisse, 2,10 FS; Tunisie, 1,2 Din; USA (NY), 2 \$; USA (others), 2,50 \$.

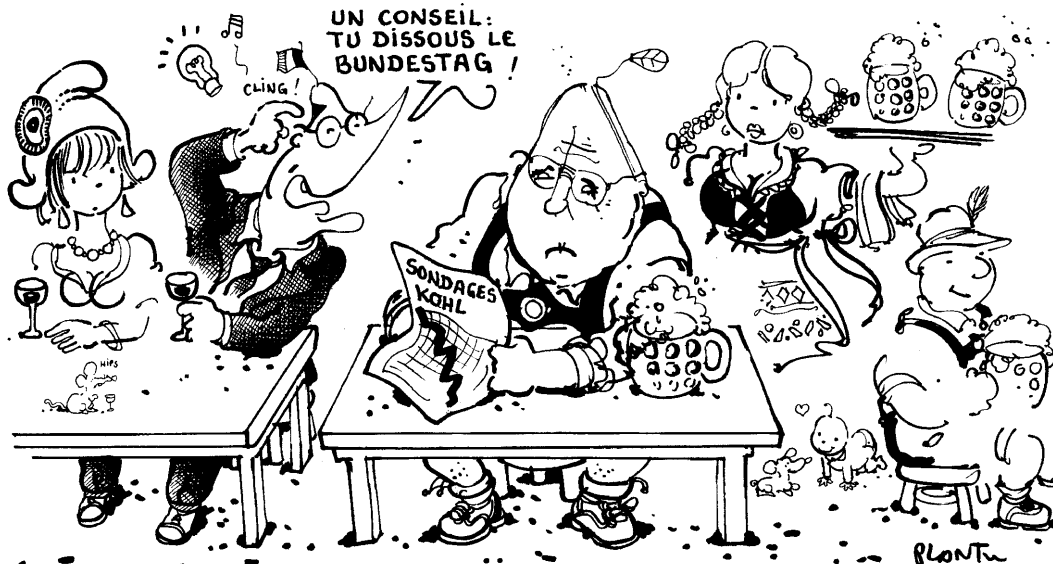


L'échec de la réforme fiscale en Allemagne affaiblit le chancelier Kohl

La session extraordinaire du Bundestag consacre le désaccord avec les sociaux-démocrates

LE CHANCELIER ALLEMAND, Helmut Kohl, a interrompu ses vacances en Autriche, afin de participer, mardi 5 août à Bonn, à une session extraordinaire du Parlement au cours de laquelle gouvernement et opposition constateront leurs divergences sur le grand projet de réforme fiscale conçu par la coalition au pouvoir pour améliorer durablement la compétitivité économique du pays. Les négociations avec les sociaux-démocrates du SPD sur cette réforme, qui devait en principe commencer à prendre effet en 1998, se sont soldées par un échec. Elles pourraient reprendre à l'automne, au sein de la commission de conciliation des deux Chambres (Bundestag et Bundesrat) mais sans grandes chances de succès.

La stratégie du SPD avant les élections générales de l'automne 1998 consiste à rendre le gouvernement responsable des difficultés actuelles du pays, à commencer par le chômage. Dans un entretien



accordé à l'hebdomadaire *Welt am Sonntag*, dimanche 3 août, M. Kohl a de nouveau accusé l'opposition de « *saboter* » des projets de réformes d'une importance vitale

pour la République fédérale. Les milieux économiques, de leur côté, n'hésitent pas à parler de « *catastrophe* » pour les investissements et dénoncent, parmi d'autres pe-

santeurs structurelles, l'influence paralysante du fédéralisme allemand.

Lire page 2

Des robots très humains au chevet des malades

SUR SES DEUX JAMBES D'ACIER, il déambule avec aisance le long d'un couloir. La démarche coulée du robot, presque ondulante, mime celle d'un être humain avec réalisme. Lorsqu'il monte des escaliers, le « *tas de ferraille* » ne perd rien de son agilité. Il achève la démonstration de ses aptitudes humanoïdes en saisissant, avec les deux pinces qui lui servent de mains, les poignées d'un chariot, qu'il pousse sans effort...

La scène semble sortie d'un film de science-fiction. Mais, au lieu de servir de costume à un acteur, le robot mis au point au Japon par les ingénieurs du fabricant automobile Honda n'est fait que de métal et d'électronique. Dix ans de recherches ont abouti à cette carcasse de 210 kg mesurant 1,83 m. Avec ces mensurations de sumotori, l'engin est autonome grâce à des batteries et aux tâches programmées dans sa mémoire. Ses inventeurs le destinent aux travaux dangereux ou fatigants.

Le rêve anthropomorphe qui hantait les pionniers de la robotique industrielle n'est pas mort. Grâce aux progrès de la micromécanique, de l'électronique et de l'informatique, les organes essentiels semblent même réunis pour qu'il se réalise. Jusqu'à présent, les contraintes techniques avaient poussé les

ingénieurs à ravalier leurs fantasmes. Les premiers bras robotisés ont été conçus en fonction de tâches précises. Ils soudent, manipulent des pièces de fonderie ou de forge, assemblent des composants simples, alimentent des machines-outils... Le tout en restant sagement fixés à leur socle.

Leurs collègues, dits « *mobiles* », sont bardés de capteurs pour se diriger dans un espace inconnu, comme celui de la planète Mars, explorée par Sojourner. Le robot *Helpmate*, lui, mémorise les lieux avant de s'y déplacer. Développé par la société américaine *Helpmate Robotics*, il est commercialisé en Europe par le fabricant d'ascenseurs Otis. L'engin, dont la forme rappelle celle des autolaveuses des quais de métro, pèse 270 kg et transporte 100 kg de charge dans son coffre. Il est destiné au milieu hospitalier, où il assiste le personnel en lui apportant des médicaments, des radios, du matériel de soins ou des plateaux-repas. Les longs couloirs ne lui font pas plus peur que les ascenseurs.

Son créateur, Joseph F. Engelberger, fait partie de l'histoire de la robotique. C'est lui qui a fondé, en 1962, l'entreprise *Unimation*, la première à construire des robots industriels. Les *Unimate* envahissent alors les

usines automobiles et participent aux films qui veulent créer une atmosphère high-tech. Mais le génie de Joseph Engelberger bute sur une mutation technologique. Ses robots sont mus par une énergie hydraulique.

Dans les années 80, les constructeurs japonais réalisent des manipulateurs utilisant les progrès obtenus en matière de moteurs électriques. *Unimation* tarde à s'adapter. Rachetée par l'américain *Westinghouse* en 1983, puis par le suisse *Staubli*, l'entreprise disparaît de l'avant-scène de la robotique mondiale. Un échec qui n'entame pas le prestige de son fondateur.

Aujourd'hui, M. Engelberger continue à rêver de robots et ne désespère pas de créer une machine à l'image de l'homme. Son dernier projet, réalisé en collaboration avec la NASA, concerne un assistant pour les personnes âgées. Le robot anthropomorphe fera le ménage, la cuisine et servira les repas. Il « *donnera le bras* » pour aider à se lever du lit. S'agira-t-il du parfait compagnon pour adoucir les derniers jours de l'homme ? Joseph Engelberger assure qu'il sera le premier à l'expérimenter.

Michel Alberganti

Lire page 6

POINT DE VUE

De la monnaie pour la croissance

par Jacques Méraud

LA croissance, à condition d'être forte et durable, c'est-à-dire de 4 % au moins, est plus que jamais la clé de l'emploi. De 1965 à 1968, une croissance de 5,2 % en moyenne a suscité, en France, la création « *nette* » (créations moins suppressions) de 176 000 emplois par an; en 1988-1989, avec un taux de 4,4 %, on a recensé 354 000 créations nettes annuelles. Comment, alors, « *inventer* » aujourd'hui la croissance de l'avenir ?

Tous les économistes, heureusement, ne s'obstinent pas à voir cet avenir dans la seule « *politique de l'offre* », qui fut efficace en Europe au XIX^e siècle mais se révèle malthusienne dans l'Europe actuelle. Beaucoup ont compris que c'est de clients d'abord que nos entreprises ont besoin. Vouloir une politique de la demande, ce n'est certes pas négliger le rôle de l'offre, c'est lui donner enfin les moyens de s'exprimer. Cette demande viendra pour une part de l'extérieur, si nos prix restent compétitifs et si nos entreprises gardent leur dynamisme commercial. Mais il

n'y aura pas de croissance suffisante si ne se manifeste pas une demande interne plus vigoureuse qu'aujourd'hui. Il faut donc que puissent mieux s'exprimer les besoins insuffisamment satisfaits, c'est-à-dire principalement ceux des catégories sociales moyennes et modestes. Ces besoins sont considérables, tant en ce qui concerne les services collectifs que les biens et services individualisés. Mais leur solvabilisation n'est pas assurée.

Le financement des besoins collectifs fait appel à la dépense publique, jugée déjà trop importante. Bien sûr, certains de ces jugements relèvent d'un *a priori* « *anti-Etat* » plus que d'une analyse économique sérieuse; cela ne veut pas dire pour autant que l'on puisse faire inconsidérément n'importe quelle dépense.

Lire la suite page 9

Jacques Méraud est économiste, ancien directeur du Centre d'étude sur les revenus et les coûts (CERC).

Sida : l'avènement des trithérapies

LES AUTORITÉS françaises adresseront prochainement aux médecins spécialisés dans la prise en charge des personnes infectées par le virus de nouvelles recommandations thérapeutiques. A la demande de Bernard Kouchner, secrétaire d'Etat à la santé, un groupe d'experts travaille actuellement à leur rédaction. Les nouvelles directives devraient être calquées sur celles adoptées aux Etats-Unis en juin, qui préconisent notamment que la trithérapie (deux antirétroviraux et un inhibiteur de la protéase) puisse être prescrite comme traitement initial chez les patients séropositifs. Bientôt, ces nouvelles associations de médicaments ne constitueront donc plus un traitement de « *deuxième intention* » pour des malades auparavant sous bithérapie.

Lire page 6

Un capitaine pour l'OM



LAURENT BLANC

LA PREMIÈRE JOURNÉE du championnat de première division de football a battu des records d'affluence. De retour en France après une saison au FC Barcelone, l'international Laurent Blanc, promu capitaine de l'Olympique de Marseille, a réussi une performance, inscrivant deux des trois buts de sa nouvelle équipe face aux joueurs du Havre.

Lire page 14

International	2	Aujourd'hui	12
France	5	Jeux	14
Société	6	Météorologie	15
Régions	7	Culture	16
Horizons	8	Carnet	17
Entreprises	10	Abonnements	17
Finances/marchés	11	Radio-Télévision	20

DE mémoire d'Indien aymara, il y a longtemps qu'on n'avait pas connu, dans ce coin perdu de l'Altiplano bolivien, une année aussi faste. Partout dans le canton de Coroma l'herbe est verte, les lamas sont bien gras et, pour se donner du cœur au ventre, l'alcool et les feuilles de coca ne manquent pas. Il est même question d'acheter une camionnette. Avec une communauté éparpillée et l'arrêt de bus le plus proche à des heures de marche, ce ne serait pas du luxe. Mais c'est encore un secret.

Herman Cruz et cinq hiérarques aux visages cuivrés, assis avec lui autour de la table, s'en félicitent gravement. Mais ils savent bien que cette abondance n'est pas l'effet du hasard. Pas plus que celui du cli-

RAZZIA SUR LES OBJETS D'ART

mat, du dieu des Espagnols ou encore du dieu Soleil. Non. Si tout va bien, ou en tout cas bien mieux, c'est parce que Coroma a récupéré les âmes de ses ancêtres qui erraient, depuis des années, du côté de San Francisco. Partie de ce pueblo minuscule perché à 4 000 mètres d'altitude et ignoré des atlas, une croisade singulière a permis d'ébranler les Etats-Unis et de conjurer le mauvais sort. Mais on est passé à deux doigts du désastre.

Les Aymaras de Coroma – aujourd'hui moins de dix mille personnes – occupent une place à part dans les civilisations andines, qui sont avant tout des civilisations du textile. Etablis au nord de la province Potosi, sur un haut plateau désertique de la cordillère des Andes, brûlant le jour et glacé la nuit, ils sont les seuls à avoir maintenu depuis des siècles une tradition dans laquelle des tissus sacrés, hérités de leurs ancêtres, *las almas* (les âmes), jouent un rôle religieux et social capital. Chacun des onze *ayllus* (clans) qui composent la communauté – *kaluja*, *pallpa*, *samanchi*, *antuja*, etc. – détient une partie de ces vêtements (chemises, jupes et ponchos). Tissés dans un style très particulier fait de lignes et d'espaces verticaux colorés et baptisés *magnos*, ces textiles ont tous une signification, une histoire. Dans cette société sans écriture, ils parlent. Leur esthétique très moderne plaît beaucoup aux Occidentaux.

Ces reliques, dont certaines ont plus de cinq cents ans, sont rangées par paquets de dix à quinze dans des baluchons appelés *q'épis* et confiés à des dignitaires religieux, les *jilacatas*, chargés de veiller sur eux. Les tissus, « c'est l'héritage que nous avons reçu de nos ancêtres, notre lien avec eux. Ils nous montrent le chemin que nous devons suivre dans les moments importants », résume Herman Cruz. Ce petit homme affable, qui a été *jilacata*, se souvient que, « certaines nuits, il entendait les âmes parler entre elles dans les *q'épis* », ce qui l'empêchait parfois de dormir. Les textiles sacrés servent aussi d'oracles dans les grandes occasions. Au cours de cérémonies tenues au pied des *q'épis*, les devins lisent dans la coulure des bougies, dans le goût des feuilles de coca brûlées ou dans l'aspect d'un cœur de mouton la réponse des âmes aux décisions des dirigeants.

Seuls les chefs – les *kurakas*, les *jilacata* et les *prestes mayor* – ainsi que leurs épouses ont le droit de porter les vêtements sacrés, qui ne sortent au grand jour qu'une fois dans l'année, en novembre. C'est l'occasion de rites hauts en couleur, avec musique, danses et sacrifices de lamas. L'éloignement et l'indifférence, mais aussi le mépris encore tenace pour ces *Indios* du bout du monde, ont permis aux Aymaras de maintenir ces rituels, depuis longtemps abandonnés par les autres communautés. Ainsi les trésors de Coroma ont-ils longtemps été épargnés par un système dans lequel les objets achetés quelques dizaines de dollars sont revendus aux Etats-Unis entre dix et cent fois plus.

Mais tout va changer, dans les années 80, avec les visites répétées d'une poignée de « touristes » américains qui photographient systématiquement les tissus exhibés lors des fêtes de la Toussaint. Les uns sont des collectionneurs, les autres des marchands. Parfois, la frontière entre les deux activités est



mince. Certains vivent à La Paz, d'autres en Californie ou au Canada. Mais tous ont compris que Coroma est un filon exceptionnel pour la clientèle d'amateurs fortunés résidant dans leurs pays respectifs. Ils vont passer à l'action, au nez et à la barbe des Coromenos. Et, incidemment, au mépris de la loi bolivienne, qui interdit l'exportation de tels biens culturels. « Nous étions fiers de nos coutumes. Au début, nous n'avons rien soupçonné », avoue le *kuraka* Ruben Camara. Coûteuse naïveté !

MUNIS de photos, des intermédiaires boliviens à la solde des Nord-Américains entreprennent bientôt la tournée des *ayllus* en proposant dollars, alcool et feuilles de coca contre des tissus. Dans un premier temps, la communauté résiste. Mais les marchands insistent et font monter les enchères. Ils offrent jusqu'à 1 000 dollars – le prix d'une douzaine de lamas – pour les plus beaux *magnos*. Les responsables de la communauté veulent éviter les initiatives individuelles et proposent d'échanger un lot de tissus contre deux tracteurs communautaires. L'affaire capote, mais les tractations ont ouvert une brèche dans la solidarité villageoise. Certains s'y engouffrent : les inventaires de 1985-1986 montrent que des dizaines de textiles sacrés ont disparu de plusieurs *q'épis*.

Bientôt, partisans et adversaires de ce commerce s'affrontent. Les *kurakas* et les *jilacatas* sont divisés. Quatre anciens responsables, convaincus d'avoir bradé des tissus sacrés sans l'accord de la communauté, sont jetés en prison. Le sort s'en mêle et frappe ceux qui ont

Les âmes errantes de l'Altiplano

8

vendu leur âme et celles des pères fondateurs aux étrangers. La preuve ? L'un d'eux s'empoisonne, deux autres perdent subitement la vue, un quatrième voit son troupeau décimé par la foudre. La zizanie s'installe et les trafiquants en profitent. D'autant plus que la demande est forte. En 1983, une exposition itinérante de textiles aymaras organisée par le groupe du Smithsonian Museum de Washington fait sensation. Parmi les personnes ayant mis des tissus à la disposition de l'exposition, le catalogue cite les noms de plusieurs visiteurs américains de Coroma...

En 1987, alors que la situation paraît désespérée, une série de hasards va inverser le cours des choses. Au plus fort de la tension, une psychologue sociale qui rédige une thèse sur ces textiles débarque à Coroma. Christina Bubba, Bolivienne originaire de Sucre, une ville de la plaine, comprend vite les enjeux du drame : « Cette société était en danger de mort. » Aussi va-t-elle

s'engager totalement pour la défendre. Ensuite, magie oblige, les augures vont parler. A l'issue d'une séance divinatoire de trois jours, leur message est clair : pour apaiser les ancêtres et chasser le mauvais sort, il faut à tout prix ramener au village les âmes qui errent au loin, perdues dans un monde hostile. Autrement dit, récupérer les textiles sacrés aux Etats-Unis. Le message est clair, mais, vue de Coroma, la mission paraît compliquée. Et d'abord, par où commencer ? Personne n'en a la moindre idée. Là encore, le hasard – ou les âmes – fait bien les choses.

Dans les premiers jours de 1988, Christina Bubba reçoit de John Murra, un universitaire américain, un faire-part annonçant l'ouverture prochaine d'une exposition d'art ethnique à San Francisco. L'invitation est décorée d'une tunique de Coroma, et l'exposant, Steven Berger, est loin d'être un inconnu. Avec son associé, le Canadien Roger Yorke, c'est même l'un des principaux

acquéreurs de tissus aymaras. Cap sur les Etats-Unis. Christina Bubba est chargée de guider le représentant de la communauté, Pio Cruz Flores, à travers les mystères et les chausse-trappes du Nouveau Monde.

En février 1988, à la demande des deux émissaires et de l'ambassade de Bolivie à Washington, les douanes américaines saisissent au domicile de M. Berger, et dans un entrepôt, plus de mille objets culturels boliviens, dont 56 textiles de Coroma. L'Américain est soupçonné d'importation frauduleuse. Mais l'enquête traîne et la voie judiciaire risque de s'éterniser. Face à l'équipe de Coroma, soutenue par des universitaires et des associations d'Indiens d'Amérique du Nord, M. Berger oppose une ligne de défense classique : ses tissus ne viennent pas de Coroma. La Bolivie, comme le Chili et le Pérou, regorge de tissus que rien ne distingue les uns des autres. Pour prouver le contraire, Coroma va

dépêcher des renforts. Pilotés par « la Bubba », quatre grands connaisseurs des textiles de Coroma s'envolent à leur tour pour San Francisco. Après avoir sacrifié aux rites propitiatoires devant les douaniers éberlués, ils démontrent, pendant deux semaines, pourquoi les tissus saisis sont uniques et pourquoi ils viennent de Coroma. Anecdotes et souvenirs renforcent les arguments techniques. On explique, par exemple, comment tel vêtement a été déchiré au cours d'une danse, tel autre taché de sang lors d'un sacrifice.

L'expertise est concluante, mais il faudra encore deux années de tractations pour que les avocats des deux parties parviennent à un compromis : 43 tissus sur 56 sont restitués. Steve Berger, que les autorités américaines renoncèrent à poursuivre, récupère les autres objets confisqués. Parmi ceux-ci, 650, sortis clandestinement de Bolivie, sont considérés par ce pays comme faisant partie de son patrimoine national. L'accord ne satisfait pas tout le monde à Coroma, mais c'est un succès inespéré qui permet le retour tant attendu des âmes.

LA restitution des tissus donne lieu, en septembre 1992, à l'ambassade de Bolivie aux Etats-Unis, à des festivités dont Michael Ratner, l'avocat new-yorkais de Coroma, se souvient avec émotion. Le président de la Bolivie, Jaime Paz Zamora, fait le voyage pour célébrer la « victoire ». Car, depuis quatre ans, la République andine s'est passionnée pour cette variante du combat de David contre Goliath. Le pauvre Indien, une fois n'est pas coutume, a vaincu le riche gringo. Devenue une cause célèbre, la « bataille de Coroma » a placé la question du pillage culturel, depuis longtemps perpétré ici dans l'indifférence générale et souvent avec la complicité des autorités, au cœur du débat politique. Le succès des Aymaras est d'autant plus exemplaire qu'il conduit les Etats-Unis à prendre une mesure exceptionnelle. En 1988, à la demande du gouvernement fédéral, la commission consultative pour les biens culturels est saisie de l'affaire. Au terme d'une étude approfondie, elle estime que « toute nouvelle perte [de textiles de Coroma] conduirait à la mort de l'une des dernières communautés de la culture aymara », et recommande au gouvernement américain de prendre des mesures urgentes. En mars 1989, un embargo sur les importations de textiles de Coroma est décrété par les Etats-Unis pour une durée de cinq années renouvelable.

Tout irait pour le mieux dans la communauté réconciliée s'il ne restait pas, du côté d'Halifax, au Canada, quelques âmes errantes. Et de vieux comptes à régler avec « la bande à Berger ». Ici, l'affaire a pour protagoniste Roger Cornélius Yorke, le partenaire numéro un du Californien, que les autorités canadiennes poursuivent en justice pour trafic illégal de biens culturels. En juillet 1988, quelques mois après la perquisition chez M. Berger, la police montée canadienne, explorant un tout autre filière, avait saisi chez Roger Yorke quelque 6 000 objets d'art latino-américains. Dans ce lot figurait un nombre important de textiles boliviens, dont une vingtaine de Coroma. Reconnu coupable de trafic de biens culturels et condamné, en 1996, à 25 000 dollars d'amende, Roger Yorke a fait appel. Comme à San Francisco, l'affaire traîne et les âmes restent engluées dans d'interminables procédures judiciaires.

Sur l'Altiplano, on s'impatiente. Pourtant, ces développements montrent qu'on ne pille plus le patrimoine bolivien avec la même impunité. Plusieurs trafiquants, à commencer par Steve Berger et Roger Yorke, sont actuellement poursuivis par la justice locale. En 1996, un tribunal de La Paz condamnait un autre citoyen des Etats-Unis, Mac Gregor Duff, arrêté avec un lot de céramiques et de textiles, à six ans de prison ferme. Du jamais vu dans les Andes ! Il a d'ailleurs réussi à quitter le pays. Mais la tendance s'est inversée et les marchands ont cessé de tourner autour de Coroma, ce pueblo perdu où, cette année, l'herbe est verte et les lamas sont bien gras.

Roland-Pierre Paringaux et Emmanuel de Roux
Dessin : Pierre Le Tan

PROCHAIN ARTICLE
Le seigneur de Sipan

RÈGLEMENT MENSUEL

LUNDI 4 AOUT

Liquidation : 22 août

Taux de report : 3,38

Cours relevés à 10h15

VALEURS FRANÇAISES

Table of French stock values with columns for Cours précéd., Derniers cours, % variation, and Cours relevés à 10h15.



-0,46%

CAC 40

3035,28

% variation 31/12 (1)

Main table of stock values including international and foreign stocks, with columns for Cours précéd., Derniers cours, % variation, and Cours relevés à 10h15.

COMPTANT

Une sélection Cours relevés à 10h15

LUNDI 4 AOUT

OBLIGATIONS

Table of bond values with columns for Cours précéd., Derniers cours, % variation, and Cours relevés à 10h15.

Table of various financial instruments and actions with columns for Cours précéd., Derniers cours, % variation, and Cours relevés à 10h15.

SECOND MARCHÉ

Une sélection Cours relevés à 10h15

LUNDI 4 AOUT

VALEURS

Table of second market values with columns for Cours précéd., Derniers cours, % variation, and Cours relevés à 10h15.

Table of various financial instruments and actions with columns for Cours précéd., Derniers cours, % variation, and Cours relevés à 10h15.

SICAV et FCP

Une sélection Cours de clôture le 1er août

VALEURS

Table of SICAV and FCP values with columns for Cours précéd., Derniers cours, % variation, and Cours relevés à 10h15.

Table of various financial instruments and actions with columns for Cours précéd., Derniers cours, % variation, and Cours relevés à 10h15.

ABRÉVIATIONS B = Bordeaux; Li = Lille; Ly = Lyon; M = Marseille; Ny = Nancy; Ns = Nantes.

SYMBOLES 1 ou 2 = catégories de cotation - sans indication catégorie 3; ■ coupon détaché; ● droit détaché.

DERNIÈRE COLONNE (1) : Lundi daté mardi : % variation 31/12

Mardi daté mercredi : montant du coupon

Mercredi daté jeudi : paiement dernier coupon

Jeudi daté vendredi : compensation

Vendredi daté samedi : nominal

NOUVEAU MARCHÉ

Une sélection Cours relevés à 10h15

LUNDI 4 AOUT

VALEURS

Table of new market values with columns for Cours précéd., Derniers cours, % variation, and Cours relevés à 10h15.

HORS-COTE

Une sélection Cours relevés à 10h15

LUNDI 4 AOUT

VALEURS

Table of off-market values with columns for Cours précéd., Derniers cours, % variation, and Cours relevés à 10h15.

L'ÉTÉ FESTIVAL

Le personnage de ce premier week-end aoûtien est un instrument de musique australien fort ancien : le didgeridoo. Objet légendaire du monde aborigène, il est devenu la coqueluche des jeunes apprentis musiciens français. Son virtuose, Phillip Peris, a bercé l'une des Nuits atypiques de Langon, qui connaissent en Gironde un succès croissant. On a entendu les sonorités étranges du didgeridoo à Lorient aussi, au détour d'un Festival interceltique qui n'en finit pas de mobiliser tout ce que le monde celte compte d'artistes prêts à en découdre avec un public énorme. Quittée la façade atlantique, on peut entendre dans le Théâtre antique d'Orange l'opéra chinois de Puccini « Turandot » et les contre-ut extraordinaires de l'Italienne Giovanna Casolla dans le rôle-titre.

LA PHOTOGRAPHIE DE GÉRARD RONDEAU

Flâneries

Ce fut un emploi du temps de ministre. Installé dans Les Crayères (trois étoiles au Michelin), Mstislav Rostropovitch envoya plusieurs télécopies en Russie, posa pour un photographe, reçut son ami champenois le violoncelliste Pierre Pénasson et interpréta le Double concerto pour violoncelle de Vivaldi dans la basilique de Saint-Rémi. Les Flâneries musicales, à Reims, jusqu'au 24 août.



Lorient, capitale du monde celte et de ses amis

Lorient/Musique. Avec quelque trois cent mille spectateurs, le Festival interceltique prend des allures de grand-messe gigantesque ouverte à tous

QUAND BIEN MÊME faudrait-il interdire aux Mac Hutchinson de détruire l'idée du rock avec un acharnement digne des plus tristes bandits que Lorient ne le ferait pas. Toute la ville est complice dans la tolérance, même la préfecture qui donne la permission de l'aube aux bruiteurs patentés. Lorient est démocratique, et l'Interceltique se nourrit d'affluence. Plus on est de fous, plus on danse. Le fest-noz opère en douceur et les plus soufflantes des cornemuses, les plus aguës des bombardes affichent leur engagement écologique face aux tremplins amateurs électrifiés. Le Festival Interceltique n'a jamais eu pour vocation de faire le tri : il respire par tous les pores de sa peau de festival de masse, croisement obligé de toutes les celtitudes.

Quand il a voulu changer d'image, il y a une dizaine d'années, et enfin cesser de tourner le dos au reste de la France en fixant son regard obstiné et boudeur sur l'Atlantique ou les monts d'Arrée, il a d'abord fait la démonstration par le nombre. Deux cent mille Celtes, ou assimilés, réunis, ce ne peut être en vain. Jean-Paul Pichard, son directeur artistique, est ensuite parti à la chasse aux Celtes du monde entier, traquant la cornemuse dans... les Emirats arabes, en Australie, au Japon, partout où il n'y avait aucune raison appa-

rente d'en exister. Des soldats-cornemusiers défilant à dos de chameaux à Oman, cela ne s'invente pas. Calé sur son bastion breton, l'Interceltique a aussi convaincu Irlandais et Écossais de sortir de leur réserve et de traverser la channel, les Galiciens et les Asturiens de monter vers le nord au beau milieu de l'été espagnol.

Le festival a ensuite écorné les convictions d'une caste que l'on n'apprécie guère ici, les intellectuels parisiens, qui se refusaient il y a trois ans encore à avaler la pilule pyrotechnique des Nuits magiques du stade du Moustoir ou les Cotriades popus du port de pêche. L'Interceltique fit alors comprendre que, en matière de fréquentation, il battait haut la main le plus célèbre des festivals d'été, celui d'Avignon - c'était peut-être compter sans les bataillons du festival off.

Et puis, presque en *catimini*, il a précisé sa vocation artistique. De création en création, de croisements entre jazzueux et bretonnants, de festou-noz époustouflants en concours disputés de bagadou (*lire ci-dessous*), l'Interceltique est devenu le baromètre, l'initiateur des nouvelles tendances musicales du monde bigarré que les purs et durs appelleront la Celte.

Bien sûr, le Forum des arts celtes

est encore un fatras. Bien sûr, Mac Hutchinson vrille les tympans, rock dégénéré à la Guinness précoce, mais entrer dans le festival Interceltique, c'est entrer dans les brachages serrés d'un maquis culturel.

L'Interceltique est un ogre capable de dévorer des centaines de sonneurs, de saxophonistes, de conteurs

Dans sa boulimie d'événements - une vingtaine chaque jour, 4 500 musiciens recensés -, son flot d'idées neuves, l'Interceltique est un ogre capable de dévorer des centaines de sonneurs en couple, des saxophonistes conceptuels, des conteurs isolés, des conférenciers spécialistes du roi Arthur, des élèves de classe de musique. Rien trouble son appétit. Devenirait-il fat qu'il appellerait, dans un beau mouvement d'intelligence, de bonnes fées à la rescousse pour lui rappeler les vertus de la simplicité.

Anti-show-business dans l'âme - c'est une qualité -, anti-vedette - sauf héros locaux : Alan Stivell, Dan Ar Braz, Gilles Servat, Tri Yann -, l'Interceltique s'est ainsi laissé gagner le 2 août par le charme d'une missionnaire de la pureté, de la voix et de la fragilité assumée, Sinead O'Connor. Même assagie, la chanteuse irlandaise trouble le jeu du rock et de la celtitude. Son sens de la ballade, de la nostalgie profonde, fût-elle électrifiée, sa puissance émotive ne laissent pas le temps au discours de s'infiltrer dans la musique. « C'est quand tu chantes pour toi, écrivait le poète Guillevic dans *Le Chant* (aux éditions Gallimard), que tu ouvres aux autres l'espace qu'ils désirent. » Sinead la provocante ne chanta, superbement, que pour elle.

« *Le chant*, écrivait encore Guillevic, donne à vivre l'effort qui repose. » Pour ses quatre cents bénévoles dévoués, pour les Lorientais, pour les Bretons qui viennent y chanter, y danser, concourir pour des trophées prestigieux ici, inconnus ailleurs, défilent dans la grande parade des nations celtes, l'Interceltique est un effort qui repose. Les gavottes, les *an dro*, les rondes, les ridées et les *plin* de la montagne du fest-noz quotidien rassemblent une population sans cesse grandissante de jeunes n'hé-

sitant pas à mouiller leur chemise jusqu'à l'aube aux côtés des plus vieux.

Le fest-noz a lieu dans un gymnase : l'Interceltique n'est pas regardant sur le cadre, il affectionnerait même le béton, à l'image de sa ville, Lorient, grise dehors, gaie dedans. L'esthétique est ailleurs, pas

dans les Hauts-de-Seine). Local-Mendon, un bourg de 1 300 habitants situé sur le golfe du Morbihan, à une trentaine de kilomètres de Lorient, possède une école de musique, montée par Alain Le Buhé, dirigeant de la BAS. Fondée en 1942, et n'acceptant à ses débuts « que les Bretons de naissance », la

Une aide symbolique de l'Etat

Avec un budget de 20 millions de francs, le Festival Interceltique rassemble chaque année environ 140 000 spectateurs payants, auxquels s'ajoutent autant d'amateurs de spectacles gratuits : grande parade de rue, animations de pub ou concours de pipebands. A Lorient, rien n'est cher, ni le whisky du fest-noz, ni la bière de l'entracte, ni les places de concert. Les Lorientais y sont viscéralement attachés.

L'Interceltique s'autofinance « à hauteur de 73 % », selon son nouveau président, Guy Delion. Ancien responsable régional du Crédit agricole, ce Breton d'adoption et de conviction fut au titre de sa banque l'un des pionniers du sponsoring local - source de revenus que l'Interceltique a toujours soignée, budget oblige. « En quatre ans, l'Etat a multiplié sa subvention par dix, s'amuse Jean-Pierre Pichard, le directeur artistique. Elle atteint aujourd'hui 100 000 francs. »

dans la forme, dans le fond. La beauté, c'est d'être ensemble à piquer du pied en rond. Le plaisir, c'est d'entendre au stade du Moustoir les jeunes du bagad de Local-Mendon disputer le championnat national de première catégorie aux côtés des plus prestigieux, le Bagad Kemper, le Keurenn Alré, celui de Saint-Nazaire ou de Keriz (Clichy,

BAS a permis, en poussant à la création de bagadou, sorte de « cliques bretonnes » calquées sur les *pipe-bands* écossais, de façonner des espaces associatifs libres où, une fois cernées les limites du caractère breton, chacun fait ce qui lui plaît. Ainsi, le bourg de Local-Mendon a monté un bagad résolument moderne, punchy et décoiffant, qui travaille sous la houlette des frères Keravec, grands mélangeurs de genres, et d'André le Meut, fils du chanteur traditionnel Jean Le Meut. Phagocytes de musiques du monde (une très belle mélodie marocaine, à écouter sur l'album *Ag An Douar D'ar Mor* - le bord de mer - paru chez Coop Breizh), ce bagad est à l'image de cette nouvelle musique bretonne dont le directeur du Bagad d'Auray, le saxophoniste de jazz Roland Becker, dit qu'elle est aujourd'hui « une appellation de style, comme le funk, le reggae, le rap ».

L'époque des militants du terroir tournés vers l'identité pure, le sonner Polig Montjarret ou le facteur de bombardes Dorig Le Voyer, est révolue. Les bagadous sont urbains. Ils évoluent, même dans les concours. Les jeunes intègrent ont écouté du rock, et pas seulement U 2, les Chieftains ou Mary Coughlan. On a même aperçu un joueur de *didgeridoo*, la corne des aborigènes australiens en vogue chez les adolescents français, dans le Bagad Bleimor (les loups de mer, de Lorient, où Alan Stivell a joué). Pour l'occasion, il s'était fait des mèches vert fluo, assorties à son gilet traditionnel.

V. Mo.

Véronique Mortaigne

Jean-Louis Henaff, pen soner du Bagad Kemper

UNE FOIS ENCORE, ils ont gagné. Le Bagad de Quimper a remporté le 2 août le championnat national des bagadou, temps fort du Festival Interceltique, dont la pre-

PORTRAIT

Ce jeune chef a le goût des mélanges, le sens de l'émotion

mière manche s'était tenue à Brest au printemps. Vieil habitué des trophées, et, au pire, des secondes places, le Bagad de Quimper (Bagad Kemper en breton) a battu sur le fil celui d'Auray (le Keurenn Alré), vainqueur en 1996 et dirigé par l'éclectique compositeur Roland Becker. Le Bagad Kemper est dirigé par Jean-Louis Henaff, devenu *pen soner* (littéralement « la tête des sonneurs ») il y a trois ans, à la place d'Erwan Ropars, géant barbu, leader historique du bagad et fils de Loeiz Ropars, militant de la culture bretonne.

Né un vendredi 13, il y a trente ans à Quimper, fils d'un représen-

tant de commerce, Jean-Louis Henaff, « comme le pâté, mais ça n'a rien à voir... », a des allures de bon garçon travailleur. Petit, énergique, il dirige d'une main ferme la quarantaine de sonneurs et percussionnistes qui forment ce bagad presque cinquantenaire. Ce jeune chef a le goût des mélanges, le sens de l'émotion. Roland Becker, dont l'album solo, *Jour de fête et fête de la nuit*, a remporté le prix de l'Académie Charles-Cros en 1996, veut « faire sonner son bagad [soixante-dix musiciens, dont un pupitre de clarinettes] comme un orchestre », avec des accents presque symphoniques. « Le Bagad Kemper n'est pas intéressé par ce genre d'innovation », rétorque Jean-Louis Henaff, pourtant peu orthodoxe dans ses goûts : amateur gourmand de musiques du monde, il est le compositeur de superbes suites inspirées de la musique bulgare, ou encore « de *scotish* avec des motifs chinois » dont il a livré un superbe échantillon à Lorient, en clôture du programme présenté au stade du Moustoir devant des milliers de connaisseurs, et les quatorze juges du concours

chargés d'évaluer les trois pupitres (cornemuses, bombardes, percussions) du bagad, leur cohésion, leur audace et leur orthodoxie.

« J'aurais pu faire du foot, explique le jeune *pen soner*, mais, à dix ans, un voisin m'a invité à venir au Bagad de Moulin Vert [un quartier résidentiel de Quimper] et j'ai appris la bombarde sur le tas. » Deux ans plus tard, Jean-Louis Henaff est *pen bombarde*. A quatorze ans, il est admis au Bagad Kemper. « Oui, c'était une belle promotion. Etant petit, j'écoutais tous leurs disques. Pourtant, à la maison, on n'était pas bretonnant. Mes grands-parents avaient vécu le temps où l'on était puni quand on parlait breton, mes parents n'avaient rien appris. Mon frère, qui dirige aujourd'hui le Bagad Meilhou Glaz [du Moulin Vert], et moi les avons ramenés à la culture bretonne. » Jean-Louis Henaff, comme le chanteur Dan Ar Braz, ne parle pas breton. « La langue me manque, il faudrait que je m'y mette, mais je n'ai pas le temps », explique encore le jeune chef, qui enseigne la musique à l'année dans les bagadou du Finistère

pour le compte du Bodadeg Ar Sonnerien, l'assemblée des sonneurs.

COHÉSION DU GROUPE

« Le Bagad Kemper a été immédiatement un bain de culture, une mise en confiance dans un groupe où se mélange les générations - j'étais le plus jeune. Musicalement, j'y ai fait mes classes, mais j'ai beaucoup appris par moi-même en fouillant partout. » En 1982, Jean-Louis Henaff dispute son premier concours national avec le Bagad Kemper « sur le Champ de Bretagne à Vannes. Je me rappelle mon jeu de rotules : mes genoux flanchaient ». En 1989, le jeune sonneur « fait son *sapin* », son service militaire, au Bagad de Lann-Bihoué, spécialement créé par la marine nationale pour les appelés sonneurs.

En 1992, le maître des lieux, Erwan Ropars, lui confie la direction des bombardes. « J'ai commencé à mettre ma patte, j'ai créé des arrangements, composé des suites. Erwan, qui a dirigé le bagad pendant vingt-cinq ans, m'a donné son aval, j'ai donc pu, le moment venu, revendiquer ma place de *pen soner*,

19^e ÉPISODE

Blueberry « Ombres sur Tombstone »

par Giraud

● **Résumé.** – Suite du récit de Blueberry : les Indiens poussent le convoi jusqu'à un canyon que les Apaches ont obstrué par une barricade. La diligence est bloquée. Un Indien frappe Blueberry, qui est laissé pour mort dans un coin du champ de bataille.

« JE NE COMPRENDS RIEN, TOUT LE MONDE A DISPARU. PERSONNE ! »

« BON DIEU ! QU'EST-CE QUI S'EST PASSE ? »

« AH QU'EST-CE QU'IL FAIT ? LE BARRAGE ? LE GUYET ? APEENS ! »

« MA SEULE ARME ÉTAIT LA FIÈCHE QUE LES APACHES NOUS AVIEN'T DÉCOCHÉE AU DÉBUT DE L'ATTAQUE. »

« BRR... JE NE VOUDRAIS PAS EN PRENDRE UNE. »

«... COMME ÇA ENTRA VERTS DI COURTS. »

« HOU... LE GROS QUI M'A ENDOORMI A MOTTE DÉTANCÉ LA CRANIE. »

«... MÈNE LES CHEVAUX DE LA DILIGENCE. »

« BEE YAIT... BEE ISOHODZAN ! ISODZAN BITS AADDO DEEZIT ! »

« JE N'AVAIS GUÈRE DE S'AMPA-THE POUR YONGER, MAIS YA IL ME FAISAIT QUAND MÈME LA PEINE. »

BLOOD AND GUTS !

« JE RESTE DE LA PASTRONIE ÉTAIT LA... SOUS BONNE SURVEILLANCE... »

« DIEU SOIT LOUE, TONNEY LA FILLE, DRISCO... ILS SONT TOUTS IA... »

« RIEN A FAIRE DE CE CÔTÉ-LÀ. »

« LE COUP DE CROSSE SUR LE CRANIE RESSONNAIT TOUJOURS DOULOUREUSEMENT ENTRE MES DEUX CRANES... »

OUCH !

« JE N'ETAIS PAS COMÈTE MENT SUR DE CE QUE JE FAISAIS... »

« JE N'AVAIS PAS COMPRIS QUE C'ÉTAIT L'IDENTITÉ DE L'HOMME ATTACHÉ ENTRE LES DEUX POTEAUX... »

«... (585) »

«... (586) »

«... (587) »

«... (588) »

«... (589) »

«... (590) »

«... (591) »

«... (592) »

«... (593) »

«... (594) »

«... (595) »

«... (596) »

«... (597) »

«... (598) »

«... (599) »

«... (600) »

«... (601) »

«... (602) »

«... (603) »

«... (604) »

«... (605) »

«... (606) »

«... (607) »

«... (608) »

«... (609) »

«... (610) »

«... (611) »

«... (612) »

«... (613) »

«... (614) »

«... (615) »

«... (616) »

«... (617) »

«... (618) »

«... (619) »

«... (620) »

«... (621) »

«... (622) »

«... (623) »

«... (624) »

«... (625) »

«... (626) »

«... (627) »

«... (628) »

«... (629) »

«... (630) »

«... (631) »

«... (632) »

«... (633) »

«... (634) »

«... (635) »

«... (636) »

«... (637) »

«... (638) »

«... (639) »

«... (640) »

«... (641) »

«... (642) »

«... (643) »

«... (644) »

«... (645) »

«... (646) »

«... (647) »

«... (648) »

«... (649) »

«... (650) »

«... (651) »

«... (652) »

«... (653) »

«... (654) »

«... (655) »

«... (656) »

«... (657) »

«... (658) »

«... (659) »

«... (660) »

«... (661) »

«... (662) »

«... (663) »

«... (664) »

«... (665) »

«... (666) »

«... (667) »

«... (668) »

«... (669) »

«... (670) »

«... (671) »

«... (672) »

«... (673) »

«... (674) »

«... (675) »

«... (676) »

«... (677) »

«... (678) »

«... (679) »

«... (680) »

«... (681) »

«... (682) »

«... (683) »

«... (684) »

«... (685) »

«... (686) »

«... (687) »

«... (688) »

«... (689) »

«... (690) »

«... (691) »

«... (692) »

«... (693) »

«... (694) »

«... (695) »

«... (696) »

«... (697) »

«... (698) »

«... (699) »

«... (700) »

«... (701) »

«... (702) »

«... (703) »

«... (704) »

«... (705) »

«... (706) »

«... (707) »

«... (708) »

«... (709) »

«... (710) »

«... (711) »

«... (712) »

«... (713) »

«... (714) »

«... (715) »

«... (716) »

«... (717) »

«... (718) »

«... (719) »

«... (720) »

«... (721) »

«... (722) »

«... (723) »

«... (724) »

«... (725) »

«... (726) »

«... (727) »

«... (728) »

«... (729) »

«... (730) »

«... (731) »

«... (732) »

«... (733) »

«... (734) »

«... (735) »

«... (736) »

«... (737) »

«... (738) »

«... (739) »

«... (740) »

«... (741) »

«... (742) »

«... (743) »

«... (744) »

«... (745) »

«... (746) »

«... (747) »

«... (748) »

«... (749) »

«... (750) »

